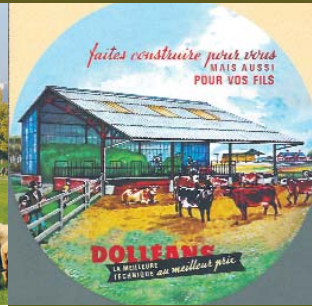


# L'architecture à la campagne



## DOSSIER

Dossier réalisé par Soline Nivet

*Junkspace* ou terroir ?

La modernisation des fermes.  
Une autre histoire des Trente Glorieuses

Rémi et Pierre Janin, agence Fabriques

Des hypothèses d'agriculture urbaine, sur et hors sol

Écoles buissonnières  
Le réseau Espace rural & projet spatial

Boris Bouchet en Auvergne

Xavier Fouquet en Pays de la Loire

^ De gauche à droite :  
halle de comice dans l'Aubrac, agence Fabriques. © DR.  
Alpage urbain, parc de Gerland, Lyon. © DR.  
Affiche extraite du livre *Architectures agricoles*, H. Cividino.  
Festival Polyculture 2010 : bonbons pour vaches,  
intervention *Sweet Vernand*, Sabrina Ghigonetto. © P. Musinatto.

À quelques exceptions près, les architectes se sont peu intéressés à l'espace rural ou aux constructions agricoles durant le XX<sup>e</sup> siècle. Depuis quelques années, ils s'emparent de ces questions, tant du point de vue théorique qu'opérationnel. Négligeant longtemps le fait que l'extension des villes se faisait au détriment d'une agriculture raisonnée, les hommes de l'art entendent désormais rapatrier la question agricole dans le giron de l'urbanisme. À tel point que les haies bocagères, noues plantées et autres fermes urbaines paraissent maintenant relever du tubard dans certains concours ou diplômes d'architecture ! D'autres agences choisissent, elles, de s'installer en territoire rural pour s'emparer réellement du sujet. À l'instar de Rem Koolhaas, qui en a fait son nouveau grand thème de recherche, elles considèrent que la campagne est porteuse des enjeux les plus contemporains.



Image extraite du film  
de Dominique Marchais,  
*Le Temps des grâces*. © Capricci

## Junkspace ou terroir ?

Rem Koolhaas entend bien faire de la campagne son prochain « grand sujet » théorique et pratique : il l'annonce à longueur de conférences et d'entretiens depuis plus d'un an. Nous attendons donc avec impatience son prochain opus, curieux de ce que le décrypteur de la métropole globalisée va bien encore pouvoir dévoiler à nos yeux qui ne voient pas. Rien ne filtre pour l'instant, à l'exception de quelques phrases sur la fin de la nature et l'agriculture spéculative et mondialisée, à chaque fois illustrées par la même image d'un champ suisse labouré par un paysan sri-lankais. En attendant, le qualificatif « générique » qu'il appliquait aux métropoles asiatiques dès le début des années 1990 s'adapte plutôt bien aux derniers développements contradictoires de la campagne française. D'un côté, un *junkspace* où, sur les lambeaux de terres cultivables laissés entre lotissements et infrastructures, les agriculteurs érigent les milliers de mètres carrés de hangars photovoltaïques qui leur ont été vendus comme des placements financiers. De l'autre, des terroirs *alibis* qui cultivent leurs particularités jusqu'à la fiction, drainant le week-end les urbains en mal de racines et d'écotourisme. À ces situations, qui ne s'opposent pas mais incarnent plutôt l'envers et l'endroit d'un même phé-

nomène, s'ajoute encore peut-être un troisième phénomène : l'intérêt accru que les architectes leur portent. Après des décennies d'indifférence, l'agriculture périurbaine, la restauration des haies bocagères et autres noues plantées, les Amap et fermes bio sont maintenant avancées dans n'importe quelle consultation ou diplôme d'architecture comme les sésames de l'aménagement du XXI<sup>e</sup> siècle. Les hommes de l'art se piquent aujourd'hui d'agriculture et, sûrs de leur vertu, tournent vers les paysans un regard accusateur : pol- lueurs, remembreurs et arracheurs de haies,

### LES HOMMES DE L'ART SE PIQUENT AUJOURD'HUI D'AGRICULTURE ET, SÛRS DE LEUR VERTU, TOURNENT VERS LES PAYSANS UN REGARD ACCUSATEUR.

ces derniers n'auraient su se porter garants ni de la qualité de notre alimentation, ni de la mémoire des sols et des paysages, ni de ce fameux bon sens que le développement durable nous enjoint de retrouver. Plutôt que d'adopter ces registres superficiels de prescription ou de déploration, apprenons d'abord à reconnaître ce qui s'est passé à la campagne dans les cinquante dernières années. Dans les années 1960, alors

que les proportions des populations rurales et citadines s'inversaient et que les architectes concevaient grands ensembles et ZUP, l'État enjoignait les agriculteurs de ramener leurs exploitations à « deux unités de travail homme ». Et la modernisation des territoires qui se vidaient a été aussi violente que celle des territoires qui se densifiaient. Maladies professionnelles liées aux pesticides, appauvrissement des sols..., les agriculteurs sont régulièrement rappelés par l'actualité à leur devoir d'inventaire. Les témoignages rassemblés par Emmanuel Laurentin dans l'ouvrage *La France et ses pay-*

*sans*<sup>1</sup> ou par Dominique Marchais dans son film *Le Temps des grâces*<sup>2</sup> retracent une histoire des Trente Glorieuses de l'agriculture qui trouve un écho particulier dans celle de l'architecture de l'époque, tant dans son idéologie progressiste que dans son inféodation aux politiques planificatrices d'État : nourrir la masse pendant que nous la logions. L'ouvrage *Architectures agricoles* qu'Hervé Cividino vient de consacrer à la moderni-



© E. Gaille

▼ Culture de fraises hors sol sous serre photovoltaïque à Bourgneuf, dans le Maine-et-Loire. Deux cent mille pieds de fraisiers y ont été plantés sous 2,5 hectares de panneaux solaires. La production attendue est de 200 tonnes de fraises et 8 millions de kWh par an.



sation des fermes entre 1945 et 1999, et que nous détaillons dans les pages suivantes, apporte une réelle contribution à l'histoire de l'aménagement et des formes construites depuis l'après-guerre pour soulever *in fine* la question des nouveaux modes de collaboration entre architecture et agriculture.

Les deux jeunes agences Fabriques et SOA, que nous présentons ensuite, ont placé cette problématique au cœur de leurs activités. S'intéressant très précisément aux techniques contemporaines de production agricole, elles adoptent pour y répondre deux postures opposées : paysage cultivé *versus* technologies hors sol.

Interroger la pratique du projet spatial en milieu rural est au cœur des préoccupations de plusieurs enseignants des écoles nationales supérieures d'architecture, qui se sont regroupés en réseau pour inventer des pédagogies alternatives dont nous donnons ensuite les grandes lignes. Des partenariats réguliers leur permettent notamment d'étudier les territoires spécifiques de parcs naturels régionaux.

C'est depuis celui du Livradois-Forez, au cœur duquel il a choisi de s'installer, que Boris Bouchet, tout jeune architecte formé à Clermont-Ferrand, présente ensuite son activité et ses projets. Il explique que la notion de « milieu » lui permet de dépasser les schémas d'opposition ville/campagne ou moderne/vernaculaire et raconte ce que ses liens tissés avec les entreprises voisines lui permettent concrètement de réaliser.

Enfin, à partir de son expérience dans deux petites communes du Maine-et-Loire, Xavier Fouquet, architecte urbaniste à Nantes, interroge le regain d'intérêt des Français pour la campagne qui, après une longue déprise, connaît depuis peu une inversion de ses soldes migratoires. Sans illusion sur la faible marge de manœuvre concrète des architectes urbanistes face aux logiques dominantes d'aménagement, il pointe néanmoins le rôle décisif que ces territoires pourraient tenir dans la reconfiguration de nos imaginaires et de nos modèles politiques. ■

1. Emmanuel Laurentin, *La France et ses paysans*, Paris, Bayard, 2012, coll. « La fabrique de l'histoire », 220 p., 17 euros.

2. *Le Temps des grâces* de Dominique Marchais, produit par Capricci Films, 123 mn, disponible en DVD.

# La modernisation des fermes

## une autre histoire des Trente Glorieuses

Hervé Cividino est architecte et docteur en aménagement et urbanisme. Directeur adjoint du CAUE du Loiret, initiateur et animateur du site <www.architecturesagricultures.fr>, il s'attache à construire et renforcer les liens entre architectes et agriculteurs en organisant voyages d'étude, veilles documentaires, répertoires typologiques et lexicaux permettant aux uns et aux autres de se doter d'un socle de références communes. Déjà rencontré par d'a (voir notre n° 188 « L'agriculture, l'architecte et le paysage »), il publie cette année une passionnante histoire des architectures agricoles depuis l'après-guerre.

Pourquoi l'histoire des architectures agricoles de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'avait-elle pas été écrite jusqu'à présent? D'abord parce que les historiens de l'architecture ont longtemps épousé le mythe d'une modernité héroïque portée par des personnalités, des postures et des programmes hors du commun. Ceux qui se sont ensuite intéressés aux édifices quotidiens de la modernité ont commencé, en toute logique, par les grands ensembles et l'équipement des villes et des ZUP, principaux foyers de commandes des architectes durant les Trente Glorieuses.

### L'USINE DANS LES CHAMPS

S'il a bien fallu que les campagnes se vident pour que les villes s'étendent à ce point dans les années 1960, cette désertion ne signifie pas pour autant que rien ne s'y construit, bien au contraire. La modernisation des exploitations agricoles s'est accompagnée d'un renouvellement complet des outils de production et des bâtiments, dont les surfaces mises en chantier ont atteint jusqu'à 10 millions de mètres carrés par an. Hervé Cividino retrace comment « d'un patrimoine fait pour durer, que les paysans transmettaient à leurs enfants, le bâtiment devint un outil de travail économique et éphémère, assimilant les fermes modernes à une mécanique fonc-

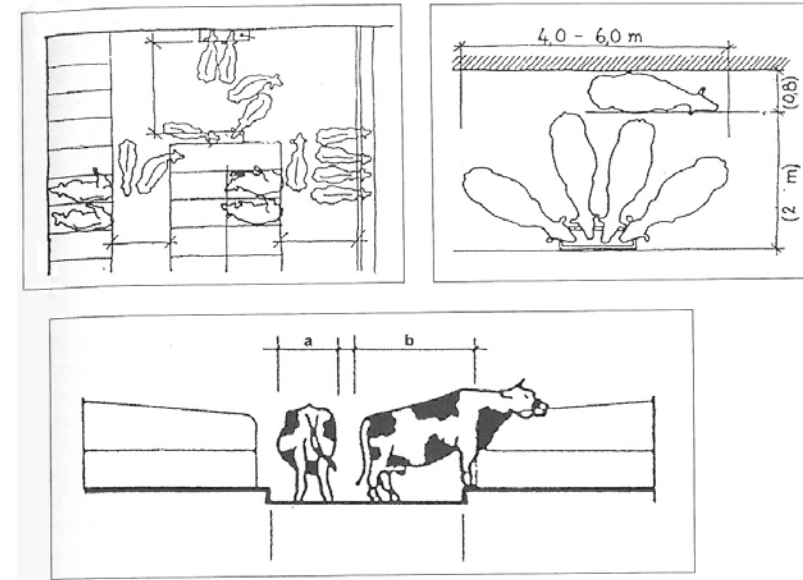
tionnelle, une "usine dans les champs" selon les mots employés par les vulgarisateurs de l'après-guerre. »

En retraçant très finement ses motifs économiques, techniques, politiques et idéologiques, l'auteur livre de nombreuses clés pour mieux comprendre cette révolution dans la relation de l'agriculture à son territoire. Il démonte notamment les modalités concrètes de traduction des politiques d'État dans le monde des formes construites en insistant sur le rôle primordial tenu par les conseillers techniques des chambres d'agriculture d'une part, et l'émergence d'organismes spécialisés en bâtiments agricoles de l'autre. Dans l'immédiat après-guerre, la mécanisation de l'agriculture mise en œuvre avec les aides

## L'ADAGE FONCTIONNALISTE A ÉTÉ À CE POINT INTÉRIORISÉ À LA CAMPAGNE QUE LA PRÉSENCE DES ARCHITECTES S'Y RÉVÉLA RAPIDEMENT SUPERFLUE.

du plan Marshall s'illustre par la diffusion d'un premier modèle dominant : le hangar métallique polyvalent. Mais le machinisme agricole ne s'arrêtera pas là. Les lois d'orientation agricole de 1960 et 1962, qui promeuvent des « exploitations à deux unités de travail homme » (au nom d'une parité de revenus avec l'industrie), signent la fin des bâtiments polyvalents. C'est l'avènement de « bâtiments machines » hors sol, ultra-spécialisés et conçus dans la plupart des cas par des ingénieurs comme les maillons intégrés de filières agroalimentaires gérées à l'échelle nationale.

À mesure qu'apparaissent ces modifications, Hervé Cividino scrute les interactions entre moments déterminants et mouvements de fond plus lents de l'évolution des mentalités et des professions. Il insiste sur la grande mobilisation des agriculteurs eux-mêmes pour la restructuration de leur métier, par l'intermédiaire

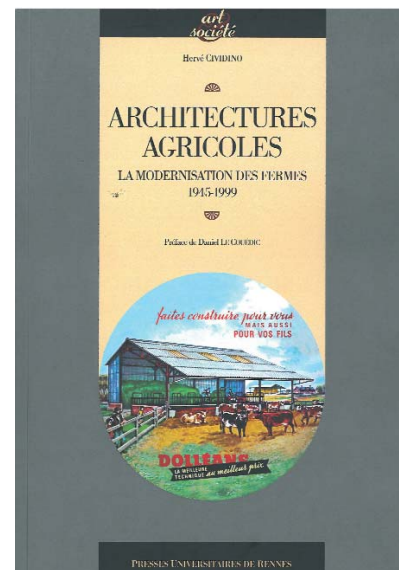


< Le plan Marshall, 1950.

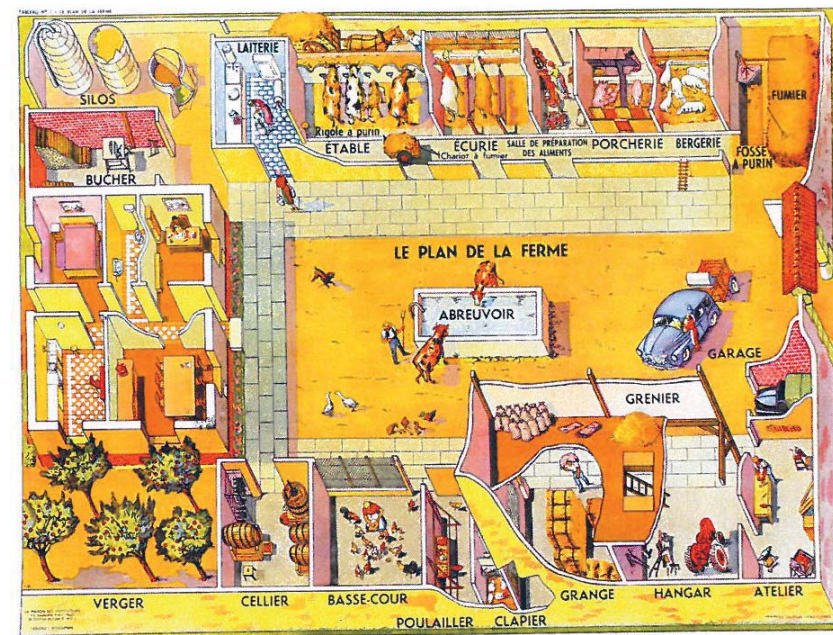
Affiche pour une exposition agricole organisée par le ministère français de l'Agriculture.

^ Schémas de dimensionnement pour des locaux d'élevage en stabulation.

∨ La ferme polyvalente, planche pédagogique, 1950.



^ Hervé Cividino, Architectures agricoles. La modernisation des fermes, 1945-1999, Presses universitaires de Rennes, 2012, 360 pages.



d'organismes coopératifs ou de mouvements socio-éducatifs très structurants comme la Jeunesse agricole chrétienne (JAC).

### ET LES ARCHITECTES DANS TOUT CELA ?

« Une suite de "rendez-vous manqués" », d'après Cividino, qui pointe comment, « happés par la construction des villes », les hommes de l'art se sont désintéressés de la commande agricole, trop éparpillée et rendue peu rentable du fait même de sa standardisation.

L'intérêt majeur de l'ouvrage tient dans sa capacité à interroger cette absence des architectes d'un marché concret, absence qui ne signifie pas pour autant que leurs doctrines ont été sans impact. Sous cet angle, la lecture de l'ouvrage est particulièrement stimulante : redonnant leurs principales propositions en matière d'organisation et d'architecture agraire, il pointe notamment les convergences idéologiques entre les projets de papier des fonctionnalistes du milieu de siècle et les lois d'orientation des années 1960. Imperceptiblement, il fait glisser ce simple décalage temporel entre des théories et leurs effets vers une autre hypothèse selon laquelle l'adage fonctionnaliste a été à ce point intériorisé à la campagne que la présence des architectes s'y révéla rapidement superflue... Jusqu'à ce que des lois n'imposent progressivement son retour, à partir de 1977, au nom de l'embellissement et de l'insertion paysagère des exploitations, puis des politiques environnementales.

Entre simple cosmétisation des installations et sanctuarisation des paysages ruraux, Hervé Cividino interroge ensuite les modalités des nouvelles collaborations entre architectes et agriculteurs. Pour finir, il pose la question du legs patrimonial de ces bâtiments qui témoignent, eux aussi, d'un pan de l'histoire française de l'aménagement : que faire de ces hangars qui n'auraient pas encore été revendus au kilo et qui restent, en l'état, saturés d'amiante ? ■



© Armande Jammes

## Inside men

### Rémi et Pierre Janin, agence Fabriques

L'un, Rémi, est ingénieur paysagiste mais il a aussi tâté de l'architecture. L'autre, Pierre, est architecte mais il a également fait de la philosophie. Après avoir étudié à Blois, Saint-Étienne, Lyon et Paris, les deux frères sont revenus installer leur agence dans l'exploitation familiale d'élevage à Vernand, une petite commune rurale du département de la Loire.

En commençant leurs études, Rémi et Pierre Janin n'avaient rien prémédité : ni leur association future, ni leur installation sur les lieux de leur enfance... Ni même leur implication dans la question des paysages agricoles dont ils ont certainement intériorisé très tôt les enjeux théoriques et pratiques, entre leur père géographe, spécialiste des dynamiques rurales, et leur mère agricultrice. Sur le point d'entamer leurs diplômes respectifs en 2007, ils dressent le même constat. Encore émergente, la question des

territoires ruraux s'accompagne trop systématiquement d'une posture simpliste de « réparation » : comme s'il suffisait de replanter des haies bocagères (même là où il n'y en a jamais eu) pour faire projet ! Les deux frères constatent surtout l'ignorance, voire le désintérêt, des architectes et des paysagistes pour les conditions concrètes de la production agricole. Choissant de s'attaquer ensemble à ce sujet qu'ils connaissent bien, ils décident de consacrer un diplôme commun à la transformation de la ferme familiale. Leur enjeu est d'agir sur le paysage à partir d'un véritable projet agricole : formuler des propositions concrètes tant sur la rotation des cultures que sur la gestion des stocks de fourrage afin de restructurer à mesure l'exploitation. Bienveillants et acquis à la cause, les parents les laisseront ensuite expérimenter *in situ* certaines de leurs hypothèses...

L'année suivante, une étude pour le ministère de l'Agriculture amène les deux frères à visiter, redessiner et dresser une typologie des bâtiments de stockage et d'élevage. Ils visitent alors des dizaines d'exploitations à travers la France. Outre qu'elle leur permet de contredire l'uniformité présumée de ces constructions, cette campagne de relevés les familiarise encore mieux avec les techniques de culture et d'élevage, hors sol compris. Dans la foulée, le CAUE du Loiret, spécialisé sur la question, leur commande un lexique des constructions agricoles. Depuis, ils sont régulièrement sollicités tant par les CAUE et les communautés urbaines que par les lycées et les confédérations agricoles : passeurs entre les deux mondes, ils apprennent aux uns et aux autres à décrypter la campagne contemporaine. Résolus à ne pas se cantonner au rôle d'exécutés ou de précheurs, Rémi et Pierre Janin

montent leur propre structure et candidatent à leurs premiers concours, remportant coup sur coup en 2007 et 2008 une halle de comices en Lozère et des étables coopératives de stabulation libre en Savoie. En répondant aux appels d'offres de l'Inra (Institut national de recherche agricole), des coopératives ou des chambres d'agriculture, ils investissent un marché relativement méconnu des architectes et jusqu'à présent accaparé par quelques groupes spécialisés avec maîtrise d'œuvre intégrée. Quatre ans plus tard, et lauréats des Najap en 2010 avec leur agence Fabriques, Rémi et Pierre Janin continuent de creuser leur sillon. S'ils sont de tous les colloques et publications sur le sujet, ils entendent bien ne pas se laisser enfermer dans un créneau agricole ou une posture localiste, qu'ils récuse absolument.

Soucieux de ne pas s'endormir dans le quotidien de l'agence, ils ont monté entre-temps le festival Polycultures, qui invite

mettent de mettre à l'épreuve leurs hypothèses de « gestion agricole » des espaces publics et des délaissés périurbains.

### LA QUESTION DES TERRITOIRES RURAUX S'ACCOMPAGNE TROP SYSTÉMATIQUEMENT D'UNE POSTURE SIMPLISTE DE « RÉPARATION » : COMME S'IL SUFFISAIT DE REPLANTER DES HAIES BOCAGÈRES POUR FAIRE PROJET !

tous les deux ans des artistes contemporains à investir de leurs installations le site de la ferme familiale ouverte pour l'occasion au public. De leur côté, ils sont également sollicités pour des interventions ponctuelles à l'occasion de festivals ou de symposiums. À Lyon ou à Toulouse, ils organisent des estives urbaines. Des événements qui leur per-

S'ils reconnaissent à leurs aînés Michel Corajoud, Jacques Simon ou Alexandre Chemetoff d'avoir ouvert la culture française de l'aménagement aux grandes questions du paysage, les deux frères disent chercher aujourd'hui une autre voie qui s'appuie sur les modes d'exploitation des sols plutôt que sur leur dessin afin de fabriquer de nouvelles formes d'urbanisme. ...

^ Festival Polyculture 2009 : photomontages représentant les animaux d'élevage dans les pièces d'habitation des éleveurs. *Une famille*, intervention d'Armande Jammes.

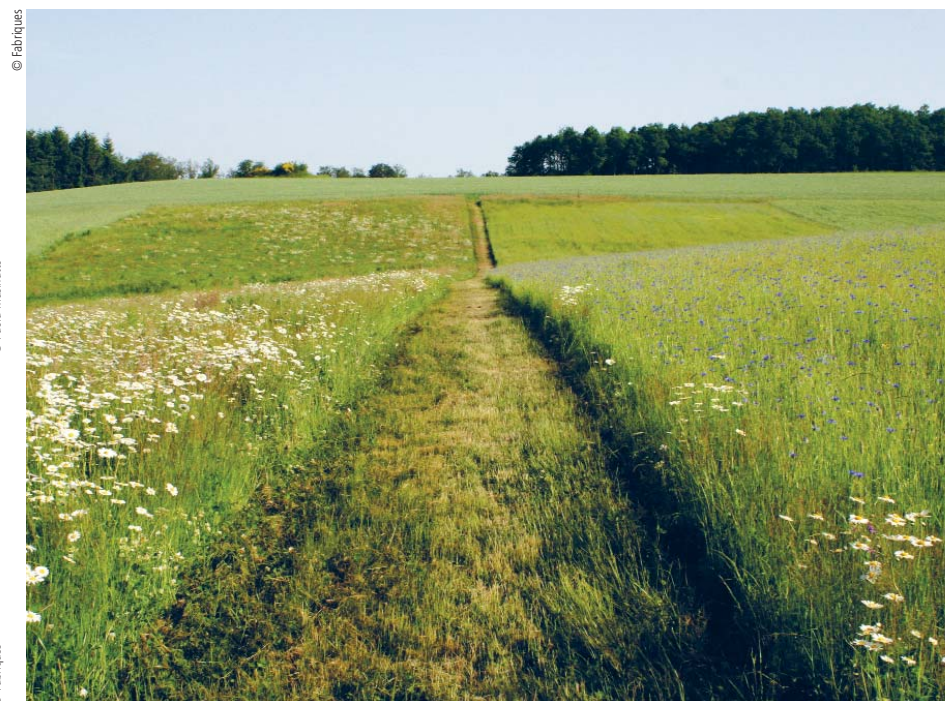
v Deux interventions d'artistes au festival *Polyculture* 2010. *Sweet Vernand*, bonbons pour vaches à partir de pierres à sel, intervention de Sabrina Ghigonetto. En bas, dans les fonds de vallée, une plate-forme en bois mise en place sur des pneus récupérés.



© Fabriques



© Fabriques



### ... UNE HALLE DE COMICE DANS L'AUBRAC, LOZÈRE

Le Pôle régional de manifestations agricoles d'Aumont-Aubrac accueille des concours régionaux et nationaux de bovins, ovins, caprins ou encore équins, ainsi que des expositions de matériel agricole et des foires. Il associe une surface d'exposition de près de 2 500 mètres carrés à un ring d'environ 400 mètres carrés avec gradins fixes. Le projet entre en cohérence avec son contexte tant par ses formes que par son inscription topographique. Inspiré de matériaux et de principes couramment utilisés dans les constructions agricoles actuelles (bardages bois ajourés, filets brise-vent, clôtures), il tient à valoriser l'image d'un monde agricole en cohérence avec son environnement, innovant et ouvert sur l'extérieur.

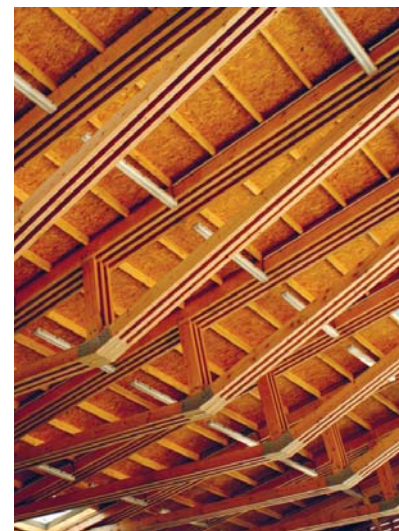
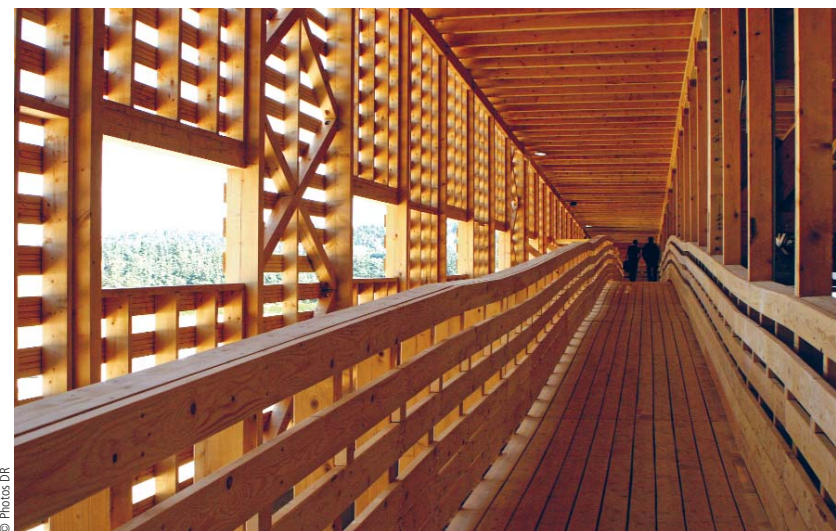
La structure de la halle est conçue à partir d'éléments de faibles sections assemblés avec des éléments de contreplaqué afin de limiter l'utilisation de connecteurs métalliques. Des poutres-treillis de grande portée (16 mètres) soutiennent des fermes renversées dont la portée atteint jusqu'à 14,50 mètres. Les bardages sont réalisés avec des lames de pin douglas, espacées d'un centimètre et demi.

Pour les parties en bardage horizontal, un pare-vapeur armé translucide a été ajouté contre l'ossature secondaire. Ces principes sont similaires à ceux des constructions agricoles, notamment dans les stabulations actuelles, permettant ainsi ventilation et lumière naturelles. ■



[ MAÎTRE D'OUVRAGE : COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DE LA TERRE DE PEYRE — MAÎTRE D'ŒUVRE : FABRIQUES ARCHITECTURES PAYSAGES — BET : HQE ET ÉCONOMISTE, AGENCE PHILIPPE BERGÈS ARCHITECTE ; STRUCTURE BOIS, CBS CBT — ENTREPRISES : CHARPENTE BOIS, BARDAGE, MENUISERIES, GEMARIN SARL/MALIGES ; STRUCTURE, IB2M — SURFACE TOTALE : 3 300 M<sup>2</sup> — COÛT : 2,15 MILLIONS D'EUROS HT — LIVRAISON : SEPTEMBRE 2010 ]

Le bois employé provient à 80 % de fournisseurs et de scieries locales. La charpente bois a été réalisée par des entreprises implantées à moins de vingt kilomètres du site de projet et disposant de l'équipement numérique nécessaire à la mise au point de l'usinage et des percements en atelier. La préfabrication a duré quatre mois environ, le montage sur site cinq mois avec une équipe de trois à dix personnes.



### UNE COOPÉRATIVE LAITIÈRE DANS LA VANOISE

Cette coopérative agricole composée de neuf bâtiments d'élevage (bovins lait, bovins allaitants, ovins et caprins) est implantée à proximité du village de Bonneval-sur-Arc. Le site, soumis à de forts risques d'avalanches, est protégé par un merlon de 9 mètres de haut pour 150 mètres de long. La plupart des bâtiments sont adossés au merlon, organisés autour d'une circulation centrale parallèle à la vallée de la Maurienne, qui permet de rejoindre l'ensemble des autres lieux agricoles : fauches, pâturages, alpages. Rendues accessibles par le merlon, les toitures sont pâturables et fauchables. Les éléments bâtis s'organisent dessous sur deux niveaux principaux : le premier, isolé, est composé des étables, bergeries, laiteries, fumières et bureaux ; des rampes circulables et des escaliers extérieurs mènent au second, constitué de granges et d'espaces de stockage de matériel, et le relie aux toitures pâturables. De cet espace s'ouvre alors une large vue sur la vallée, la montagne et le village proche. ■



[ MAÎTRE D'OUVRAGE : COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DE HAUTE-MAURIENNE VANOISE (CCHMV) — MAÎTRES D'ŒUVRE : FABRIQUES ARCHITECTURES PAYSAGES — BET : VRD, OXYRIA ; STRUCTURE BOIS, CBS CBT ; ENVIRONNEMENT ET TOITURE ENHERBÉE, KARUM — SURFACE : 7 000 M<sup>2</sup> — MONTANT PRÉVISIONNEL DES TRAVAUX : 4,2 MILLIONS D'EUROS HT — LIVRAISON : SEPTEMBRE 2012 ]



> Vues sur la vallée depuis les toitures fauchables et pâturables.

# Des hypothèses d'agriculture urbaine, sur et hors sol

## « CARROT CITY » :

### C'EST CULTIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS !

L'exposition itinérante « Carrot City » fait escale à Paris jusqu'en novembre prochain. On y découvre des expériences urbaines d'agriculture, sous la forme de projets d'architectes ou d'initiatives citoyennes. Inaugurée il y a plus d'un an à Toronto, elle s'enrichit d'exemples nouveaux à mesure des sites qu'elle traverse. Au Canada, aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne ou en France se généralisent les potagers sur les toits, les jardins partagés, le miel de béton, les poulaillers urbains ou les cultures hors sol en ville. Caroline Maniaque, entourée d'un groupe d'étudiants en licence à l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais, a constitué la partie française de l'exposition. Les exemples rassemblés recourent en partie ceux de l'exposition « Re-Architecture » consacrée aux formes émergentes d'urbanisme participatif en Europe qui s'est tenue ces derniers mois au Pavillon de l'Arsenal. Au-delà du plaisir du jardinage ou des techniques de l'« infra-agriculture », l'idée de ville comme « paysage comestible » déployée dans « Carrot City » exprime



Une ferme urbaine sur le toit d'un immeuble, Eagle Street, Brooklyn, New York.

© Adam Gol

peut-être un projet politique fort, appuyé sur une réappropriation de l'espace urbain par ses habitants. Une dimension malheureusement contredite par la scénographie très littérale de cette exposition : carottes creuses géantes plantées de ficus et chevalets de branches tressées renforce-

ront les plus sceptiques dans leur opinion sur ces jardinages urbains..., entre militantisme et anecdote. ■

> « Carrot City », exposition gratuite et en plein air, jusqu'au 4 novembre 2012 dans le parc de Bercy, Paris XIII.

## DES FERMES URBAINES

### AGENCE SOA : PIERRE SARTOUX ET AUGUSTIN ROSENSTIEHL

Depuis qu'ils ont été lauréats en 2005 du concours d'idées CimBéton avec un projet de Tour vivante alternant étages de bureaux et serres agricoles, Pierre Sartoux et Augustin Rosenstiehl (SOA architectes) continuent de s'intéresser à la question de l'agriculture hors sol. Entourés de quelques cautions scientifiques, industrielles et potagères, ils ont fondé le Laboratoire d'urbanisme agricole (LUA), au sein duquel ils animent débats et workshops et élaborent des projets théoriques de « fermes urbaines ».

L'argument : renforcer le fonctionnement local et réduire considérablement les transports des denrées fraîches. Le moyen : la culture hors sol, qui permet de cultiver des plants toute l'année sans interruption, dans des bacs de terre ou de substrat enrichis d'engrais. Où ? Partout : sur les Champs-Élysées comme sur les toits des grands ensembles !

En attendant la première commande significative qui leur permettra de quitter le monde virtuel, les images de leurs fermes urbaines sont largement communiquées et relayées sur le web, comme le furent juste avant celles de la Pig City de MVRDV. ■

> Laboratoire d'urbanisme agricole : <www.lua-paris.com>.

< Ferme cactus : exploitation de production intensive hors sol divisée en plusieurs modules fixés sur un mât central. Rendement estimé : 2 867 tonnes de tomates par an.



© SOA

# Écoles buissonnières

## Le réseau Espace rural & projet spatial

Les écoles d'architecture françaises n'abordent que très peu les territoires ruraux et lorsqu'elles le font, elles adoptent un point de vue « urbano-centriste » qui consiste bien souvent à considérer les terres agricoles comme des réserves foncières aux entrées des villes et des bourgs. Rarement mobilisée comme terrain de projet ou objet de recherche, la campagne n'y est trop souvent considérée que comme l'envers ou le prolongement des villes, sans mobiliser de méthode de projet ou d'outils pédagogiques spécifiques.

Ce constat a incité Xavier Guillot, architecte et enseignant, à rassembler une poignée de collègues passionnés des écoles nationales supérieures d'architecture de Saint-Étienne, Clermont-Ferrand, Grenoble, Lyon, Nancy et Rouen, ainsi que des écoles du paysage de Versailles et de Blois, ou du génie rural, des eaux et des forêts. Ensemble, ils ont mis en place en 2008 un réseau pluridisciplinaire d'enseignement et de recherche, Espace rural & projet

spatial, qui leur permet d'échanger leurs expériences et, à mesure, de construire une méthode commune.

Écartant d'emblée une conception du projet exclusivement axée sur l'espace rural, qui aurait forcé une dualité ville/campagne aujourd'hui largement dépassée, leur approche se fonde au contraire sur l'idée que l'espace rural ne fonctionne que dans un rapport dialectique avec l'urbain. Une dialectique qu'ils interrogent depuis dans des ateliers de projets conçus à partir de convictions communes et de principes pédagogiques partagés.

Des partenariats noués avec les parcs régionaux permettent à ces enseignants d'obtenir des financements et d'identifier des sites de projet, mais surtout de se rapprocher des tissus d'acteurs locaux. L'enjeu ? Des studios de projet « hors les murs » qui s'appuient systématiquement sur une mise en situation de plusieurs jours : habiter le site et se confronter directement à ceux qui y vivent, qui le cultivent ou l'administrent. Au-delà

de l'aventure humaine, cette immersion sous forme d'utopie concrète favorise une lecture attentive de la géographie et des ressources locales, dont l'identification et la valorisation constituent ensuite des paramètres clés pour la conception des projets. Rejoignant les travaux de « l'école territorialiste » développée en Italie à partir de la notion de « projet local » avancée par Alberto Magnaghi\*, cette approche incite les étudiants à relativiser les paramètres de la haute qualité environnementale et du développement durable, trop technicistes et souvent inadaptés aux territoires ruraux, pour en avancer d'autres.

Chaque année, les membres d'Espace rural & projet spatial se rencontrent pour confronter expériences et résultats. Le contenu de chacun de ces colloques, largement ouverts à d'autres témoignages d'architectes ou d'écoles étrangères, est restitué sous la forme d'un livre. ■

\* Alberto Magnaghi, *Le Projet local*, Sprimont, Mardaga, 2000.



Des étudiants de l'école nationale supérieure de Nancy visitent une exploitation en compagnie d'un agriculteur dans le massif des Bauges, en Savoie.

© Espace rural & projet spatial

L'extension de la maison de retraite d'Arlanc (Puy-de-Dôme) est construite contre le bâtiment institutionnel du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa figure en U fabrique, à la manière des fermes à cour de la région, un jardin clos sur lequel s'ouvrent la plupart des chambres. Dans sa longueur, dans le sens de la vallée, les circulations décalées en façade longent le paysage des monts du Forez.

© Photos Boris Bouchet



## Pour une architecture des milieux

Boris Bouchet en Auvergne

**Boris Bouchet, jeune architecte d'une trentaine d'années, est installé en Auvergne. Lauréat d'Europas 9 en Belgique avec le collectif Milieux, il cherche à multiplier les sujets, les échelles et les associations. Il vient de livrer, avec Simon Teyssou, l'extension d'une maison de retraite en bois dans le parc naturel du Livradois-Forez. De l'aménagement d'anciens terrains miniers dans un village creusois à la réalisation d'une fontaine dans un hameau, il s'appuie sur la notion de milieu pour définir son travail.**



< Le bardage des façades sur jardin est un ensemble de filtres en bois, de lames ajourées, qui assure l'intimité entre les chambres et la cour de promenade.

« Je suis né à la campagne en 1980 et j'ai fait mes études d'architecture à Lyon et Clermont-Ferrand, tous mes ancêtres sont originaires de la vallée de la Dore. Mais ce n'est qu'un prétexte, car seules les singularités des territoires m'intéressent : proches ou lointains, villes ou campagne, peu importe. Mais il est vrai que les petits projets publics, le manque de moyens techniques des maîtres d'ouvrage et la proximité entre les acteurs qui caractérisent les zones rurales sont parfois favorables à de jeunes agences comme la mienne. Avoir un bureau à Clermont-Ferrand et un autre à Arlanc, c'est reconnaître que tout n'est pas identique, continu, qu'il existe une différence entre une métropole régionale et un village dans un parc naturel : ces deux lieux sont des supports poétiques et culturels de mon architecture. L'idée d'une "architecture des milieux" portée par Chris Younes et Frédéric Bonnet

(dont j'avais suivi l'enseignement à l'école d'architecture de Clermont-Ferrand) replace l'architecture comme une discipline centrale et transversale de l'évolution de notre société. Aujourd'hui, les limites historiques sont devenues floues entre ville et campagne, industrie et artisanat, culture populaire et culture savante. Pourtant, des singularités persistent. Pour moi, il s'agit de reconnaître que nous construisons des lieux dont les caractéristiques préexistantes appartiennent à des territoires étendus sur le plan géographique et culturel. Le schéma de pensée est nécessairement fractal : à la fois l'ensemble et le particulier, l'idée de milieu permet de penser ensemble situation locale et culture moderne internationale. Ce que disent nos pères et ce que pensent nos maîtres ! Nous construisons par exemple actuellement un bâtiment en pisé. Bien que la technique du mur en terre soit ancestrale dans le Livradois-Forez, nous n'héritons pas de cette technique de manière linéaire. Si les pratiques vernaculaires des bacheurs de terre sont effectivement à



Le village de Marsac-en-Livradois (Puy-de-Dôme), construit au bord de la Dore, est fortement marqué par une architecture vernaculaire en pisé. L'équipement communal (un commerce et des locaux médicaux à l'étage) explore cette technique de construction en terre crue.



© Photos Boris Bouchet

l'origine, au début du XX<sup>e</sup> siècle, du développement du béton armé en France, notre architecture d'aujourd'hui est contemporaine, influencée par les maîtres modernes. Le mur en pisé que je construis aujourd'hui est à la fois vernaculaire et savant ! Il n'est plus suffisant de dire que le "lieu" porterait en lui-même le génie de son architecture, de sa transformation. C'est pourquoi nous parlons de "milieux" pour décrire ses interactions (à la manière d'un écosystème) avec d'autres phénomènes qui construisent notre pensée et façonnent nos environnements.

Je suis dans la nostalgie d'une époque où l'architecture n'était pas celle des catalogues, où la matière première était proche de la construction, où le produit était transformé par l'entreprise elle-même, où les lieux avaient du caractère. Pour retrouver cela, j'ai besoin de rencontrer des entreprises qui comprennent cette volonté dans nos dessins et reconnaissent la valeur de leur métier : un maçon sachant construire un coffrage et un menuisier sachant assembler trois pièces de bois sans vis. Simon Teyssou a réussi à mettre en place ce type de relation dans le Cantal, j'essaie de le faire dans le Livradois-Forez. Je travaille par exemple sur mes cinq chantiers en bois avec les établissements Veyrière, une entreprise locale assez singulière qui rassemble des acheteurs de bois sur pied, une grosse scierie, des usines de transformation (lamellé-collé) et des charpentiers. La relation est non seulement efficace économiquement, mais elle est également passionnante sur le plan architectural car elle offre une grande liberté dans le dessin, sans catalogue de mesures imposées : nos bâtiments en bois sont dessinés comme des objets de design, avec plusieurs types de bardage, des épaisseurs, des retraits et des assemblages complexes. Récemment, j'ai appris qu'ils gardaient la plupart de leurs mélèzes – une essence assez rare ici – pour faire mes bardages. J'aime penser qu'il y a en ce moment, pas très loin, un tas de grumes qui sèche doucement en attendant un éventuel prochain chantier... » ■

Propos recueillis par Soline Nivet

# La campagne, au propre et au figuré

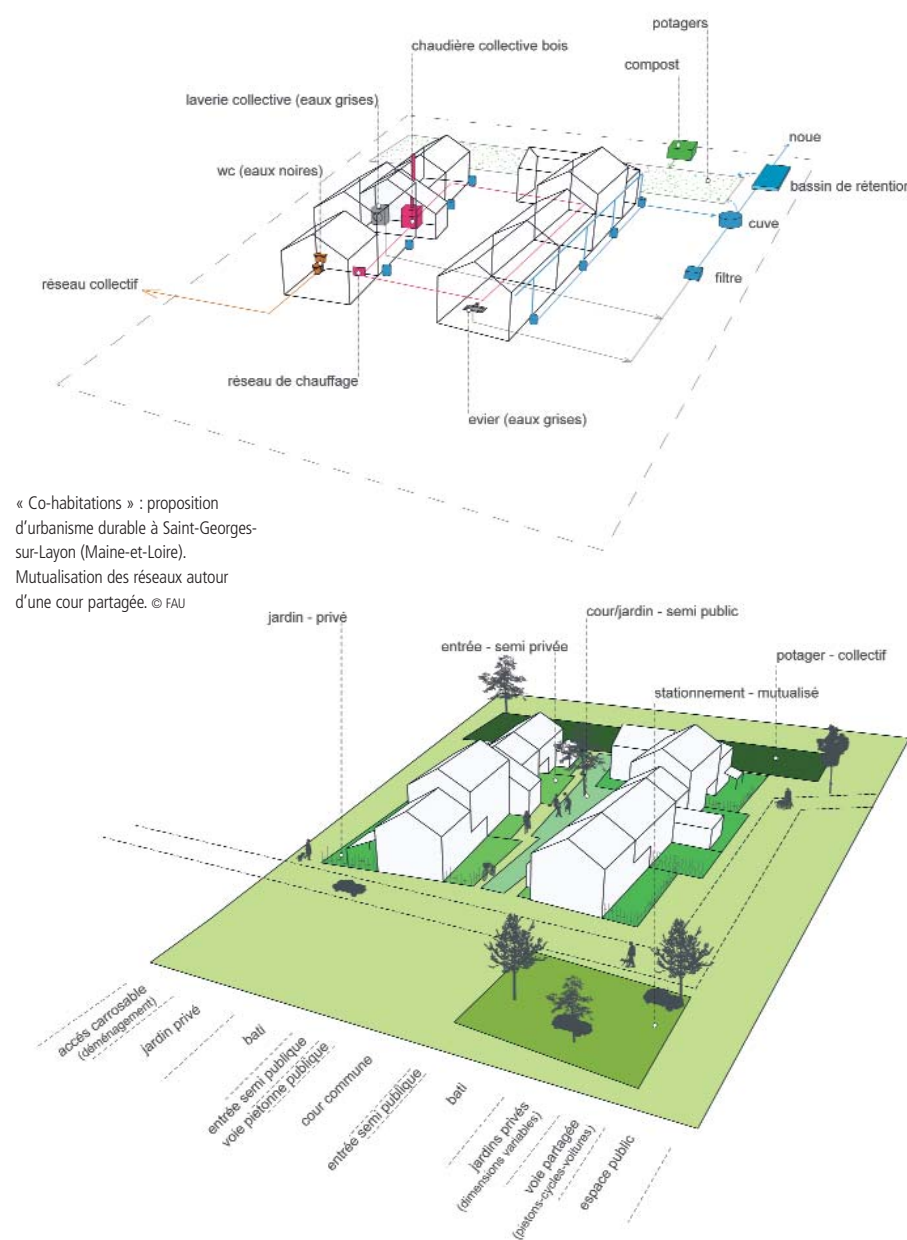
Xavier Fouquet en Pays de la Loire

Xavier Fouquet est architecte et urbaniste à Nantes. Comme presque tout urbain, il se dit préoccupé « au propre et au figuré » par la campagne. Plusieurs consultations menées pour des communes rurales l'ont conduit à s'interroger sur la place, symbolique et concrète, des territoires ruraux dans les réflexions urbaines d'aujourd'hui.

« La campagne occupe aujourd'hui beaucoup de place dans nos imaginaires. Entre retour idéalisé à la terre ou techno-écologie sublimée, elle est très présente dans l'écologisation de nos référents ! Plus concrètement, les campagnes françaises regagnent de la population depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Cette inversion des soldes migratoires augure d'une concurrence nouvelle entre les villes centres et d'autres territoires devenus plus attractifs car de mieux en mieux connectés. Elle traduit peut-être aussi une nouvelle forme de séparatisme spatial dont il conviendrait de se méfier. Mon intérêt pour la campagne tient précisément dans ce croisement entre enjeux économiques, imaginaires sociaux et nouvelle géographie territoriale.

Malheureusement, l'économie des communes rurales ne facilite pas le développement des projets innovants, car l'équation honoraires/travaux empêche généralement les maires d'engager des approches plus spéculatives ou prospectives que la simple découpe des lotissements effectuée par les géomètres. Pour développer des pratiques alternatives, il faudrait envisager une économie de projet à l'échelle plus vaste des régions habitées, en s'appuyant sur un équilibre global plutôt que sur des montants de travaux. En tout cas, il devient urgent de penser "l'urbain" sous une forme encore plus étendue que le registre périurbain.

En attendant, des consultations d'urbanisme durable pilotées par les CAUE ou les Dreal (directions régionales de l'environnement, de l'aménagement et du logement) facilitent un peu les choses. À l'issue d'une



« Co-habitations » : proposition d'urbanisme durable à Saint-Georges-sur-Layon (Maine-et-Loire). Mutualisation des réseaux autour d'une cour partagée. © FAU

consultation sur des communes rurales du Maine-et-Loire, j'ai été retenu pour travailler avec les communes de Saint-Georges-sur-Layon et Villevêque. Mes propositions relèvent d'une sorte d'anthropologie empirique, attentive et patiente, qui s'attache aux forces à l'œuvre dans ces territoires. Plutôt que les attributs traditionnels de l'urba-

nisme – rues, constructions, noues... –, c'est le vivant qui constitue le fil conducteur avec lequel les futures constructions auront à composer. À Villevêque, je propose de substituer un milieu bio-ludique à un espace public traditionnel. Composer avec des choses en mouvement – l'eau, les activités, les cultures... – relève au fond d'une

sorte d'animisme. Peut-être sommes-nous tous un peu animistes, alors que nous pensions être modernes ?

À la campagne, il est *a priori* plus facile d'envisager des registres de proximité, au sein d'une communauté restreinte.

## « LA QUESTION DU MARKETING TERRITORIAL N'EXISTE PAS DE LA MÊME MANIÈRE À LA CAMPAGNE, QUI CRISTALLISE ENCORE UN DÉSIR DE TRANQUILLITÉ ET DE LENTEUR. »

À condition, bien sûr de ne pas verser dans le fantasme d'une ruralité autarcique, dans le déni des transformations à l'œuvre. Les schémas "rétro-modernes" qui confondent économies collaborative et autosuffisante ne peuvent pas fonctionner, tout simplement parce qu'en milieu rural on est, comme partout, connecté en continu au reste de la planète et qu'on y circule encore plus qu'ailleurs. À Saint-Georges-sur-Layon, nous travaillons sur un principe de "cohabitation", un partage des sols et des espaces autour de cours et de services mutualisés. Ce principe suppose de dépasser les modèles dominants de découpage et de connexions individuelles aux réseaux ou de ventes par lots. Mais les logiques des réseaux d'alimentation sont, à l'heure actuelle, quasiment inamovibles et il nous a fallu déployer beaucoup d'opiniâtreté pour les faire concorder avec notre projet ! Aujourd'hui, on considère encore que tous les coffrets et branchements doivent arriver au droit de chaque propriété : ce modèle de distribution énergétique est très figé au regard des scénarios qui pourraient se développer grâce aux nouvelles technologies. Pourtant, la question des modes de production et de diffusion de l'énergie devient un enjeu essentiel pour le développement des territoires. Souhaite-t-on se diriger vers un système peer-to-peer avec production locale et partage, ou conserver le modèle centralisé légué par l'ère industrielle ? Le mode de lotissement dont nous héritons

semble bien faible face à ces questions. Il a pu fonctionner avec des formes de pouvoir "solides", un État central fort et providentiel et une forme d'idéalisation de la classe moyenne. Mais quelles formes d'urbanisme inventer pour accompagner l'économie de

Dans ses derniers numéros, *d'a* a publié des prises de position intéressantes sur la fabrication de la ville : Françoise Fromonot, puis Alain Guiheux ont pointé les limites de certains exercices et développé d'autres hypothèses. Mes expériences en milieu rural me laissent penser qu'un étage de la réflexion urbaine est peut-être encore absent de ces approches, élaborées à propos des villes centres qui cherchent à exister dans un jeu concurrentiel en se singularisant. La question du marketing territorial n'existe pas de la même manière à la campagne, qui cristallise encore un désir de tranquillité et de lenteur. La discrétion et un certain sens du labeur y sont encore à l'œuvre. Les résultats des dernières élections ont mis en évidence les tensions qui régissent les territoires ruraux, au même titre qu'avant les centres, puis les périphéries... Même s'ils constituent encore une sorte de point aveugle, il devient urgent de ne pas les délaïser. » ■

Propos recueillis pas Soline Nivet

« Villevêque Villeverte » : restructuration du centre-bourg de Villevêque (Maine-et-Loire). Prolongement du niveau haut du centre bourg par un ensemble de plateaux sur pilotis reliés entre eux par des passerelles, à 2-3 m du sol naturel. © FAU

